gravées, pour la plupart, pour la *Cosmographie* de Sébastien Munster (Bâle, 1550, in-fol.).

DEUTSCHBROD, ville des Etats autrichiens, dans la Bohême, ch.-l. de district, sur la Sazawa, à 112 kilom. S.-E. de Prague; 5,300 hab. Papeteries, fabriques de couvertures de laine; fabriques de draps et de vinaigre. En 1422, sous les murs de cette ville, l'empereur Sigismond fut battu par l'armée hussite de Ziska.

Deutsche Bund, ou ligue allemande, association patriotique, fondée en 1810 par Stuckradt et Luxheim, et qui tendait à l'établissement de constitutions représentatives dans les divers Etats de l'Union germanique. Elle étendait le cercle de son action à toute la Confédération. Lors de la dissolution du *Tugendbund*, elle s'accrut d'une partie de ceux des membres de cette puissante association secrète qui persistaient à réclamer des réformes politiques. Dès 1811, elle avait fixé l'attention du gouvernement westphalien, entre autres, qui l'avait dénoncée, dans le journal officiel, comme subversive du bon ordre. Ses règlements, publiés en 1814, sont timbrés du sceau de l'ordre, représentant un lion derrière lequel se dresse un bâton surmonté d'un bonnet de la liberté, avec l'inscription : « D. D. B. (*der deutsche Bund*), 1810. » Dissous à son tour, par suite des tracasseries de l'autorité, comme le *Tugendbund*, en même temps que diverses autres sociétés inspirées des mêmes sentiments et qui prenaient les titres de *Chevaliers noirs*, de *Réunion de Louise*, de *Charlottenbourg*, le *Deutsche Bund* se réunit à celles-ci pour se reconstituer sous une autre forme. C'est alors que fut fondé la *Burschenschaft*, ou association des étudiants. La *Burschenschaft* recruta de nombreux adhérents parmi les professeurs des universités. Elle tendait à s'emparer graduellement de la génération naissante, à la conduire à travers ses études et à la diriger encore à son entrée dans la carrière civile. Elle eut beaucoup de prosélytes dans la landwehr et dans les rangs mêmes de l'armée. Son action porta au plus haut point d'exaltation l'amour de ses jeunes adeptes pour l'indépendance de la patrie allemande et pour la liberté; elle fit partager à tous ses associés sa haine pour le gouvernement russe, qu'elle considérait comme le plus grand obstacle à la réalisation de ses doctrines émancipatrices. C'est ce fanatisme qui arma le bras de l'étudiant Karl Sand contre la vie de l'indigne Kotzebue, l'agent secret de la Russie et le contempteur de ce qu'il appelait la teutomanie. La *Burschenschaft* recevait l'impulsion d'un comité supérieur qui avait son siége en Prusse. Des comités secondaires existaient sur tous les points de l'Allemagne, divisée en dix cercles, ayant chacun son directeur. Les assemblées étaient de deux sortes : la *Burschenschaft* secrète et la *Burschenschaft* générale. Dans celle-ci, on ne s'attachait qu'à préparer les esprits, par la lecture des ouvrages politiques, à recevoir les dernières communications. Le but de l'association était complétement dévoilé dans la *Burschenschaft* secrète; en se faisant initier, le néophyte apprenait que le but de la ligue était de doter l'ensemble des Etats allemands de la liberté, de l'égalité et de l'unité politiques. Poursuivie avec rigueur par les gouvernements, la *Burschenschaft* dut se dissoudre, comme les sociétés d'où elle était dérivée, mais de ses débris se formèrent d'autres associations particulières qui, successivement découvertes, se virent l'objet des sévérités judiciaires. Aujourd'hui elles ont, tout porte à le croire, complétement cessé d'exister.

DEUTSCHENBERG (Daniel-Basile DE), astronome tchèque, né en 1585, mort en 1628. Après avoir dirigé quelque temps le collége de Saint-Nicolas, à Prague, il devint, en 1615, professeur de physique et de mathématiques à l'université de cette ville, et y fut élu, l'année suivante, doyen de la Faculté de philosophie. Il occupa ce poste jusqu'en 1622, où l'université passa sous la direction des jésuites. Peu de temps après, il embrassa la religion catholique, et, en récompense de son abjuration, fut nommé président de l'université. On a de lui : *Observations astronomiques sur la comète qui s'est montrée le* 28 *novembre* 1618 (Prague, 1619), en tchèque.

DEUTSCHKRONE, ANENTSKRONE, ou en polonais **WALCZ**, ville de Prusse, prov. de la Prusse occidentale, régence de Marienwerder, ch.-l. de cercle, à 100 kilom. N. de Posen; 4,300 hab. Gymnase, fabriques de draps, teintureries, brasseries, distilleries d'eau-de-vie, tuileries. Le cercle dont elle est le chef-lieu a une superficie d'environ 1,620 kilom. carr., habitée par une population de 47,000 hab. C'est une région basse et sablonneuse, qu'arrosent la Rüddow, la Plietnitz, la Pilow et la Doberitz; elle renferme un grand nombre de lacs et est renommée pour le bétail qu'on y élève.

DEUTSCHMANN (Jean), théologien protestant allemand, né à Juterbock en 1625, mort en 1706. Il fut professeur de philosophie à Wittenberg, où il mourut. Il se fit surtout connaître par sa passion pour la controverse et par son ardeur à se mêler à toutes les discussions théologiques. Deutschmann soutint les thèses les plus singulières et composa un nombre considérable d'ouvrages aujourd'hui oubliés. Les principaux sont : *De libris Scripturæ apocryphis* (Wittenberg, 1682); *Panoplia confessionis Augustanæ* (1709, in-4°); *Theologia positiva Adami protoplasti* (1709, in-4°), etc.

DEUTZ, en latin *Tuitium*, ville de Prusse, prov. et sur la rive droite du Rhin, en face de Cologne, dont elle forme un faubourg, et à laquelle elle est jointe par un pont de bateaux de 425 mètres de longueur et par un beau viaduc; 3,500 hab. Arsenal, manufacture de porcelaine; fabriques de savon, soieries, velours, rubans, cartes à jouer, carrosserie, fonderie de fer, ateliers de machines. Cette ville, qui, au point de vue militaire, est la tête de pont de Cologne, doit son origine à une forteresse romaine, transformée en monastère au XIe siècle. Deutz souffrit beaucoup de la guerre de Trente ans; ses fortifications, détruites à la paix de Nimègue (1678), furent relevées en 1816. « Le gouvernement prussien, dit M. Joanne, a fait construire à Deutz de grands ateliers d'artillerie. Son ancienne abbaye de bénédictins, fondée en 1001, est actuellement une caserne de cavalerie. Deutz est très-fréquentée par les habitants de Cologne et par les étrangers qui visitent cette ville. On va dans les jardins des hôtels Bellevue et du Prince-Charles, surtout le soir, entendre de la musique en s'y rafraîchissant, et contempler la belle vue que l'on y découvre sur le Rhin et sur la ville, qui s'étend sur la rive gauche. »

DEUTZ (Simon). On ignore la date de la naissance et celle de la mort de cet homme, qui a couvert son nom d'infamie en trahissant la confiance d'une femme, en vendant à prix d'or la duchesse de Berri. Simon Deutz était le fils d'un rabbin de Paris. Il commença par être compositeur d'imprimerie; mais cette condition modeste ne pouvait convenir ni à ses idées vaniteuses ni à ses instincts rapaces. Pour en sortir, pour se créer des protecteurs, Deutz eut recours à un moyen infaillible : il abjura sa religion et se fit catholique. Il n'en fallut pas davantage pour faire de cet homme une sorte de personnage. Une conquête aussi précieuse ne pouvait manquer d'être l'objet des sollicitudes les plus vives de la part des sauveurs d'âmes. Il se rendit à Rome, où on lui fit fête. Le pape lui-même s'empressa d'utiliser le zèle du néophyte en lui confiant une mission religieuse en Amérique. Après la révolution de 1830, Deutz accompagna Mme de Bourmont en Suisse. Dans cette circonstance, il montra, du moins par son langage, le plus grand attachement à la famille que le peuple de Paris venait de renverser du trône, et qu'il espérait alors, dans l'intérêt de sa fortune, voir bientôt reprendre la route de France. Ces espérances étaient, à cette époque, celles du parti légitimiste et surtout de la duchesse de Berri. Cette princesse, peu faite pour la résignation, venait de prendre la résolution bizarre d'opérer un débarquement en France et de se mettre hardiment à la tête d'une entreprise dont elle était loin de prévoir la déplorable issue. Elle se trouvait à Massa, entourée des sommités de son parti (mars 1831), lorsqu'arriva de Rome un homme chaudement recommandé par le saint-père. Cet homme, qui se rendait à Madrid, qu'elle reçut à sa table, à qui elle confia des lettres pour les remettre à sa famille d'Espagne, était Simon Deutz. Bientôt après, la duchesse débarquait en Vendée, où elle ne trouva qu'une déception cruelle. Il lui fallut alors se rendre à Nantes pour y chercher un asile sûr chez ses partisans dévoués, résolue à attendre le moment où il lui serait possible de se rembarquer. Deutz vint la rejoindre dans cette ville, obtint d'elle le titre de baron et se fit confier des documents importants. Mais, comprenant qu'il n'avait plus aucun intérêt à servir une cause perdue, il se rendit à Paris, alla voir M. de Montalivet, et M. de Montalivet le conduisit chez M. Thiers, alors ministre. Au sortir de cette entrevue, dans laquelle Deutz avait reçu, dit-on, 500,000 francs, avec promesse de toucher une somme égale s'il livrait la duchesse, le juif apostat partit pour Nantes avec deux commissaires spéciaux. Le 6 novembre, il eut avec la duchesse une entrevue dans la maison des demoiselles Daubigny, et il reconnut facilement, à certains indices, qu'elle devait y demeurer. Il avertit aussitôt de sa découverte les agents du gouvernement, et pendant que ceux-ci se livraient à de longues recherches qui amenèrent l'arrestation de la princesse, Deutz quittait Nantes furtivement. Il se rendit en Amérique sous un faux nom, puis revint à Paris, où il perdit dans les jeux de Bourse presque toute sa fortune si honteusement gagnée. Cet homme, dont le nom restera à jamais flétri dans l'histoire, a fait paraître, sous le titre de : *Arrestation de Madame*, une brochure dans laquelle, tout en essayant de justifier sa conduite, il nie avoir reçu de l'argent pour prix de son odieuse action.

DEUTZIE s. f. (deu-tzî). Bot. Genre de philadelphées.

— **Encycl.** Ce nom, créé par Thunberg en souvenir de Deutz, syndic d'Amsterdam, qui l'avait encouragé dans ses voyages, désigne un genre d'arbrisseaux de la famille des philadelphées, très-voisin des seringats. On connaît une dizaine d'espèces de *deutzies*, originaires de l'Inde ou du Japon, et presque toutes cultivées dans les jardins de l'Europe, à cause de la beauté de leur floraison. La *deutzie crénelée* (*deutzia crenata*) est un charmant arbrisseau, qui présente tout à fait l'aspect du seringat; elle croît au Japon. Les ébénistes de ce pays emploient ses feuilles, qui sont très-rudes, pour polir le bois. Elle est répandue dans nos jardins, où ses fleurs blanches, en panicule terminale, produisent un très-bel effet.

DEUX adj. numér. (deu — lat. *duo*, grec *duô*, sanscrit *dva*, *dvi*. L'origine de ce mot est incertaine, et Bopp s'abstient à ce sujet de toute conjecture. L'analogie de formation du sanscrit *dva*, *dvi* avec *tva*, toi, tien, *sva*, sien, *kva*, à lui, fait présumer à Pictet une origine pronominale, comme pour le nom de l'unité, qui s'est exprimée, ainsi que l'a clairement démontré Bopp, par des pronoms de la troisième personne dont la variété dans les langues aryennes explique celle des noms de l'unité même. Pour le mot *dva*, on trouve des traces d'un ancien démonstratif *da* dans *adas*, celui-là, composé de *a* pronom et de *da*, là-bas, alors. L'autre élément pronominal *va* se combine avec les pronoms *a*, *e*, *i* dans le zend *ava*, celui-là, le sanscrit *êva*; ainsi, en zend *aiva*, un, *iva*, comme, etc. *Dva* pourrait donc être une contraction de *dava* formé de *da* et de *va*. Après avoir dit *celui-ci* pour un, il était naturel de dire *ceux-ci*, avec le suffixe du duel dans *dvâu*, grec *duô*, latin *duo*, etc., *ces deux-ci*, pour deux). Qui est composé de un plus un : DEUX *hommes*. DEUX *femmes*. DEUX *maisons*. *Nous sommes* DEUX. *On s'est trompé quand on a cru que l'esprit et le jugement étaient* DEUX *choses différentes*. (La Rochef.) *Parmi nos sens, quelques-uns ont leur organe double; nous avons* DEUX *yeux*, DEUX *narines*. (Boss.)

> On ne voit point *deux* fois le rivage des morts.
> RACINE.

> *Deux* vrais amis vivaient au Monomotapa.
> LA FONTAINE.

— Deuxième, second : *Page* DEUX. *Article* DEUX. *Tome* DEUX. ‖ A la suite des noms propres, *deux* s'écrit ordinairement II : *Henri* II, *roi de France*. *Catherine* II, *impératrice de toutes les Russies*. (Acad.)

— Par ext. Petit nombre indéterminé : *J'ai* DEUX *mots à vous dire*. *Il n'est qu'à* DEUX *pas d'ici*. *Il n'a pas plus de raison qu'un enfant de* DEUX *jours*. *Ecrivez-moi* DEUX *lignes seulement*. (Acad.) *Les hommes et les empires sommeillent à* DEUX *pas de l'abîme où ils vont tomber*. (Chateaub.)

> Est-ce en *deux* jours que le gland devient chêne?
> LA FONTAINE.

— Pop. et triv. *Les deux sœurs*, Les fesses.

— Fam. *N'en pas faire à deux fois*, Se décider sur-le-champ, sans hésiter, ne pas balancer : *Il* N'EN FIT PAS À DEUX FOIS, *et sauta par la fenêtre*. ‖ On dit aussi N'EN FAIRE NI UNE NI DEUX.

— *Il n'y a pas deux voix, deux avis*, Tout le monde est d'accord : IL N'Y A PAS DEUX VOIX *sur ce personnage*. (La Bruy.)

— Prov. *Deux avis valent mieux qu'un*, On ne saurait prendre trop de conseils. ‖ La Fontaine a dit, dans le même sens : *Deux sûretés valent mieux qu'une*, On ne saurait prendre trop de précautions :

> *Deux sûretés valent mieux qu'une*,
> Et le trop, en cela, ne fut jamais perdu.
> LA FONTAINE.

— Blas. *Deux et un*, Se dit de la disposition ordinaire de trois pièces, dont deux sont vers le chef et une vers la pointe, comme les trois fleurs de lis de France : *De Landes : De gueules, à trois aigles posées* DEUX ET UNE. *Dubourg : D'azur à trois branches d'épine d'argent posées* DEUX ET UNE. *Charency, en Dauphiné : D'azur, à trois oiseaux volants en bande d'argent, posés* DEUX ET UN. *Fortescue, en Angleterre : D'azur, à trois gerbes d'or, posées* DEUX ET UNE. *Bosch, en Espagne : De gueules, à trois voiles de navires enflées d'argent, posées* DEUX ET UNE. *Robin de Granson : D'azur à trois pigeons d'argent, posés* DEUX ET UN. *Fumel-Monségur, en Agenois : D'or, à trois fumées d'azur, posées* DEUX ET UNE.

— Manég. *Cheval à deux mains*, Cheval qui, attelé à une voiture avec un autre, peut être placé indifféremment à droite ou à gauche. ‖ *Cheval à deux fins*, Cheval qui est également propre à être attelé et à être monté.

— Substantiv. S'emploie souvent en sous-entendant le nom auquel il se rapporte, et prend alors le caractère d'un véritable substantif.

— Deux personnes : *Quand on est avec un ami, on n'est pas seul et l'on n'est pas* DEUX. (Barthél.) *Le bonheur lui-même cesserait d'être le bonheur, si nous n'étions pas* DEUX *pour en jouir*. (Byron.) *Qui des* DEUX *est le plus sensé, ou des modernes qui honorent le commerce, ou des anciens qui vouaient les marchands au mépris?* (Fourier.) *L'amour, c'est être* DEUX *et ne faire qu'un*. (Serrurier.)

> Un cœur n'est à personne alors qu'il est à *deux*.
> CORNEILLE.

> Toute saison, tout ciel sont bons quand on est *deux*.
> Qu'importe aux cœurs unis ce qui change autour [d'eux?
> LAMARTINE.

> O la maudite compagnie
> Que celle de certains fâcheux,
> Dont la nullité vous ennuie!
> On n'est pas seul, on n'est pas *deux*.
> LE BRUN.

— *Tous les deux, toutes les deux*, L'un ou l'une et l'autre, ensemble ou séparément : TOUS LES DEUX *sont morts depuis longtemps*. (Acad.) *L'ancien et le nouveau continent paraissent* TOUS LES DEUX *avoir été rongés par l'Océan*. (Boss.) *M*^{me} *de Maintenon, qui avait aimé Fénelon comme elle aima Racine, les abandonna* TOUS LES DEUX. (La Harpe.)

> L'homme de deux pouvoirs suit la marche con- [traire.
> L'amour-propre qui ment, la raison qui modère,
> Utiles *tous les deux* s'ils remplissent leurs lois :
> Nuisibles *tous les deux* s'ils confondent leurs droits.
> DE FONTANES.

‖ *Tous deux* ou *toutes deux*, L'un ou l'une l'autre, ou l'un et l'autre ensemble : *Je vous félicite de vivre souvent ensemble, et de vous consoler* TOUS DEUX *des sottises de ce monde par les agréments délicieux de votre commerce*. (Vol.)

> Vous me semblez *tous deux* fatigués du voyage.
> LA FONTAINE.

— *A deux*, Deux ensemble : *Travailler* À DEUX. *Jouer* À DEUX. *Si l'on veut vivre heureux* À DEUX, *il faut savoir se séparer souvent et marcher parfois l'un sans l'autre*. (Mme Reybaud.) ‖ *Deux à deux, deux par deux*, Deux ensemble, par couples : *La versification française, avec ses alexandrins qui vont* DEUX À DEUX, *a peu de majesté et de mouvement*. (Michelet.)

> Quand les bœufs
> Vont *deux à deux*,
> Le labourage en va mieux.
> SEDAINE.

> L'oubli, l'ennui font, ce me semble,
> Route ensemble,
> Traînant, *deux à deux*, leurs pas lents,
> Nonchalants.
> A. DE MUSSET.

‖ *Marcher deux à deux comme frères mineurs*, Marcher deux à deux à la file.

— *En deux*, En deux parties : *Partager un pain* EN DEUX. *Diviser une planche* EN DEUX. *Commode, rencontrant un homme d'une corpulence extraordinaire, le coupa* EN DEUX *pour prouver sa force*. (Chateaub.) *L'amour est une flamme séparée* EN DEUX *qui veut se réunir*. (A. Karr.) ‖ *De deux en deux*, Par une succession périodique de temps ou d'ordre : DE DEUX *jours* EN DEUX *jours*. (Acad.) *Nous ne nous écrivons guère que* DE DEUX EN DEUX *mois*. ‖ *De deux jours l'un*, Un jour sur deux, une fois tous les deux jours : *Je vais le voir* DE DEUX JOURS L'UN. ‖ *Donner, piquer des deux*, Faire sentir à la fois les deux éperons à son cheval pour accélérer sa course : *Dès la première poste, le courrier* DONNE DES DEUX, *s'échappe et arrive le premier*. (St-Sim.) *Nous voici par les champs, en vrais chevaliers errants, tantôt* PIQUANT DES DEUX, *et tantôt marchant à petits pas*. (J.-J. Rouss.) ‖ Par ext. Aller très-vite, faire diligence : *Pour réussir dans cette affaire, il faut* PIQUER DES DEUX. (Acad.)

— *C'est deux, ça fait deux*, Ce sont des cas bien différents, deux choses qui ne sont pas comparables : *Dépenser son argent et celui des autres*, C'EST DEUX.

> . . . . . Oui, je suis curieux
> De voir si mon neveu, comme le dit sa lettre,
> S'est si bien réformé; car tenir et promettre,
> *Ce sont deux*.
> DESTOUCHES.

— *Ne pas savoir dire deux*, Etre d'une ignorance complète : *Si j'étais homme, j'aimerais mieux une femme laide et spirituelle qu'une belle qui* NE SAIT PAS DIRE DEUX. (Balz.)

— *Cela est clair comme deux et deux font quatre*, Cela est évident, incontestable.

— Jeux. *Etre à deux de jeu*, En être au même point, n'avoir aucun avantage l'un sur l'autre. ‖ Fig. Ne se rien devoir; s'être rendu l'un à l'autre les mêmes mauvais services.

— s. m. Nombre deux : DEUX *et* DEUX *font quatre*. *Le produit de* DEUX *multiplié par* DEUX. (Acad.)

— Second jour du mois : *Le* DEUX *de mars*. *Le* DEUX *mars*. *Le* DEUX *du courant*. *Je pars le* DEUX. *Ce n'est que dans les villes où il y a eu des Saint-Barthélemy qu'il y a des* DEUX *septembre*. (Ch. de Rémusat.)

— Chiffre (2) qui marque un nombre de deux unités : *Poser un* DEUX. *Effacer un* DEUX. *Deux cent vingt-deux s'écrit par trois* DEUX. (Acad.)

— Chasse. Sorte de plomb moins gros que le trois : *On se sert ordinairement du* DEUX *pour tirer le lièvre*.

— Jeux. Carte. La plus basse carte, marquée de deux points : *Le* DEUX *de trèfle, de cœur, de pique, de carreau*. *Avoir les quatre* DEUX. ‖ Face d'un dé ou d'un domino, marquée de deux points : *Amener deux* DEUX. ‖ *Double deux*, Domino sur lequel le point de deux est répété de chaque côté. ‖ *Amener le double deux*, Amener le deux sur chacun des deux dés. ‖ *Rafle de deux*, Au jeu de trois dés Coup dans lequel chacun des trois dés amène le point de deux. ‖ *Deux d'amour*, Au domino, Nom que l'on donne familièrement au numéro deux.

Deux cousines (LES), en chinois *Iu-kiao-li*, roman traduit du chinois par M. Abel Rémusat (Paris, 1826, 4 vol. in-12), précédé d'une préface où se trouve un parallèle des romans de la Chine et de ceux de l'Europe. La Chine possède une littérature, et, qui le croirait! une littérature qui peut soutenir la comparaison avec celle de l'Europe. Nous avions, à cet égard, des notions assez vagues avant les remarquables travaux de M. Rémusat, qui ont jeté tant de lumière sur l'Orient et, en particulier, sur la langue, la géographie et les arts de la Chine. Ce savant sinologue, après nous avoir fait connaître le pays, a pensé qu'il fallait aussi nous permettre de juger les Chinois et leur esprit, et que, pour arriver à ce résultat, il n'y avait qu'un moyen : comparer les récits des voyageurs et les concilier par la pratique, ou demander à ce peuple des renseignements sur lui-même; en d'autres termes, étudier et traduire sa littérature.

Avant M. Rémusat, on ne connaissait que quelques rares échantillons de la littérature chinoise : quelques nouvelles traduites par le Père Dentrecolles; un roman, l'*Union bien assortie* (*Hau-kiou-choaan*), traduit d'abord en portugais, puis en anglais, et enfin en français par Eidous; mais il est permis de croire que cette traduction de troisième main a fait perdre au roman quelque peu de sa physionomie originale. Ajoutons encore quelques nouvelles, quelques comédies et un petit nombre de poésies, et nous aurons à peu près la liste de ce que nous possédions en ce genre avant l'apparition de *Iu-kiao-li*. Comme on le voit, nos renseignements étaient trop incomplets pour nous permettre d'en tirer aucune lumière sur l'esprit de la nation chinoise. En outre, ils appartenaient à un temps déjà fort reculé, tandis que le roman des *Deux cousines*, écrit à une époque de civilisation avancée, où le talent de l'observation sociale a toute sa force, reproduit avec les nuances les plus fines ce mélange de bien et de mal, de talent et de ridicules, de vertu et de dépravation qui, de Paris à Pékin, constitue notre faible humanité. *Iu-kiao-li*, sous le rapport de l'intrigue et la science de l'imbroglio, semble une production toute moderne de l'Occident. Les couleurs sont différentes, mais les procédés sont les mêmes. L'auteur chinois trace les caractères, amène les descriptions de sites, noue et dénoue les fils de la narration par des moyens absolument semblables à ceux qu'emploient nos romanciers. Qu'on en juge par cette analyse rapide du roman.

Un lettré de première classe, M. Pe, a une fille nommée Hungiu, dont la beauté et la science le consolent du plus grand malheur qui puisse affliger un Chinois, celui de n'avoir pas de fils. Veuf, et approchant de la soixantaine, il ne songe qu'à découvrir, parmi les jeunes gens les plus nobles et les plus riches (car, dans ce bon pays de Chine, le mérite mène infailliblement à la fortune), un gendre sur lequel il puisse se reposer comme sur un *demi-fils*. Le mérite partout reconnu de Hungiu fait concevoir à un vieux seigneur, nommé Yang, l'idée d'en faire sa bru; mais M. Pe veut juger par lui-même du savoir de Yang-Fang, qui, par malheur, n'en possède aucun. La présentation de l'inepte jeune homme rappelle exactement la scène de Thomas Diafoirus, au résultat près, car le sot prétendant est éconduit.

Peu de temps après, le père de Yang-Fang, pour se venger de M. Pe, lui fait donner la dangereuse mission d'aller traiter de la rançon de l'empereur, alors captif chez les Tartares. Ce qui désole le plus M. Pe, c'est de laisser Hungiu exposée aux persécutions des Yang. Il s'ouvre de ses craintes à son beau-frère, le docteur Gou, qui s'offre à prendre chez lui sa nièce. M. Pe reçoit les adieux de sa fille et se met bravement en route pour la Tartarie, tandis que le docteur, pour faire perdre aux Yang les traces de la jeune Hungiu, la conduit à Nankin et la fait passer pour sa fille. Les talents précoces d'un étudiant nommé Sce Yeoupe lui font bientôt concevoir l'idée de le donner à sa nièce pour protecteur et pour mari, et il lui envoie une dame entremetteuse, dont l'office est aussi honnête en Chine qu'il est malhonnête ou du moins équivoque en d'autres pays. Le jeune homme, plus prudent ou plus curieux que la plupart de ses compatriotes, veut, avant de s'engager, voir celle qu'on lui propose pour femme. Aidé des instructions de la vieille complaisante, il se met en embuscade et aperçoit à une fenêtre, au lieu de Hungiu, la propre fille de M. Gou, qui ne lui paraît que médiocrement belle. Lui, qui ne voulait pour compagne qu'une personne accomplie, refuse poliment cette alliance, et le docteur, piqué, use de son crédit sur les supérieurs du jeune étudiant pour lui faire retirer son grade. A partir de ce moment, Sce Yeoupe commence d'interminables pérégrinations, semées d'aventures de toute espèce, qui débutent et finissent la plupart par des improvisations poétiques. Sce, comme tout bon Chinois, est toujours à la recherche de la science d'abord, puis d'une femme digne de devenir son épouse. Après bien des marches et contre-marches, il arrive en vue de Pékin, où il espère découvrir Hungiu, car il a appris qu'une moquerie du sort lui avait fait prendre sa cousine pour elle.

En traversant un village voisin de Pékin, il est assailli, dévalisé par une bande de voleurs. Recueilli par Li, un magistrat du pays, il rencontre, un jour qu'il se promène dans le parc, un jeune homme qui vient droit à lui et lui offre sa sœur, Lo-Mingli, en mariage. Celle-ci a aperçu Sce Yeoupe et s'est éprise d'amour pour le jeune étudiant. Celui-ci s'excuse et avoue qu'il est à la recherche de Hungiu, dont il veut faire sa femme; or la sœur de Lo-Mingli n'est autre que la cousine de Hungiu, et, comme elle a conçu la plus haute estime pour le talent poétique de Sce Yeoupe, non-seulement elle consent à être sa seconde femme, mais encore elle l'aide à retrouver Hungiu, à qui elle cède le premier rang; si bien qu'après de nouvelles péripéties, que nous omettrons, Sce Yeoupe devient l'époux heureux de deux femmes charmantes.

Tel est, dans son ensemble, ce vaste récit dont nous avons à peine donné l'idée. Nous ne louerons pas l'extrême mérite de la traduction de M. Rémusat. Il y a longtemps que tous les critiques, les lettrés et les savants en ont apprécié l'élégance exquise et cette allure si vive et si naturelle qui la ferait prendre pour un écrit original. Quant au roman lui-même, les deux appréciations dont nous donnerons tout à l'heure un extrait le feront juger mieux que nous ne saurions le faire. Contentons-nous d'ajouter que si, comme on l'a vu par notre analyse, M. Rémusat a employé pour ses personnages des titres et dénominations qui diffèrent de ceux qui sont en usage en Chine, c'est par suite d'un système qu'il a très-habilement développé dans la remarquable préface de sa traduction. « Ce qui frappe d'abord, dit M. Charles Magnin, le savant philologue dont le beau travail sur la traduction de M. Rémusat nous a servi de guide dans notre article, ce qui frappe d'abord dans cette composition étrange, c'est la facilité avec laquelle nous pouvons la classer parmi les nôtres. Les Grecs et les Romains, qui nous ont légué tant de choses, n'ont pas connu le roman de mœurs. Nous le regardions comme un produit de notre civilisation et comme exclusivement européen. Rien ne prouve mieux qu'on a eu raison de comparer la littérature à une plante dont le développement suit les diverses latitudes sociales, que la découverte faite au fond de l'Asie de ce genre d'écrit qui y a crû spontanément sous l'influence d'une civilisation à peu près égale à la nôtre. Dans *Iu-kiao-li*, quatre figures du dessin le plus pur se meuvent, comme dans *Grandisson*, au milieu d'une foule de personnages vicieux et ridicules. La nuance que l'auteur chinois a établie entre les deux cousines est précisément le contraste du sérieux et de la gaieté qui distingue, dans Richardson, *Clarisse* et *Miss Hove*, et, dans Rousseau, *Claire* et *Julie*. La force d'âme du vieux bouddhiste, le père de Hungiu, n'est pas sans quelque analogie avec la fermeté chrétienne du bon M. Primerose. Quant à Sce Yeoupe, cet étudiant qui court le pays, cherchant la science et une femme, ne ressemble-t-il pas tout à fait aux jeunes bacheliers qui cherchent les aventures dans presque tous les romans espagnols? Ces divers caractères, aimables ou vicieux, sont bien tracés et bien soutenus; les incidents sont habilement ménagés pour les faire ressortir sous toutes leurs faces. C'est là proprement le génie comique qui se voue à la peinture des caractères et ne fait qu'effleurer celle des passions. C'est la manière de *Gil Blas* et de *Tom Jones*, auxquels il ne faut point demander les émotions profondes et les développements simples et passionnés de la *Nouvelle Héloïse* ou d'*Atala*. Moins satirique que Le Sage, moins dramatique que Fielding, l'auteur chinois pourrait former la transition entre les deux romanciers européens. Il est impossible de disposer avec plus d'adresse les traits saillants d'un long récit, d'entremêler avec plus d'art les scènes intéressantes aux scènes gaies, et de rompre plus à propos par d'agréables descriptions de sites la monotonie des peintures sociales. Un mérite surtout nous a frappé : on ne trouve pas dans cet ouvrage la moindre trace d'exagération. Les traits comiques sont jetés avec une négligence pleine de finesse qui suppose une main très-légère et des oreilles qui entendent à demi-mot. Enfin la mesure parfaite qui règne dans tout l'ouvrage atteste une sensibilité qui n'est point encore blasée. Cet éloge ne s'adresse toutefois qu'à la partie du roman écrite en prose. Le plus étrange abus de l'esprit, les jeux de mots, les allusions forcées, l'amphigouri, défigurent les pièces de vers qui coupent fréquemment la narration. Dans ces entr'actes poétiques, quelques idées fines, quelques images heureuses brillent un moment pour aller s'éteindre au milieu d'un chaos de figures et de sentiments tellement forcés que les *lakistes* et la pléiade de la *Muse française*, d'obscure mémoire, sont, auprès de notre Chinois, des modèles de sens commun et de clarté. Cependant, le soin de couper un récit, où l'esprit d'observation domine, par quelques morceaux d'un goût opposé, atteste dans l'auteur un vif sentiment poétique. C'est la manière de Cervantes, récemment retrouvée par Walter Scott. » Citons enfin M. J.-J. Ampère : « Une chose me frappe, dit-il, en lisant ce roman, c'est combien ce qu'il nous montre nous ressemble et en même temps diffère de nous. C'est une civilisation complète comme la nôtre, c'est une société oisive et corrompue comme la nôtre. C'est de l'esprit subtil et de la conversation maniérée, de la poésie artificielle comme les nôtres; ce sont des sentiments et des passions alambiqués comme les nôtres. Mais cette société, elle est immobile, et nous marchons; mais cette hiérarchie, elle repose sur le principe tout oriental de l'omnipotence souveraine de l'empereur, fils du Ciel, roi du monde; mais ce qui limite cette puissance, ce n'est ni une aristocratie, ni un clergé, ni la propriété : c'est un corps de lettrés dont le lien est une doctrine purement morale et politique et qui se recrute par l'examen. Cette société, au lieu de parler politique, fait des vers et respire le parfum des marguerites; elle est pédante au lieu d'être galante, enferme les femmes et s'entoure de livres, attache plus de gloire à l'étude qu'à la guerre, à une thèse bravement passée qu'à un fait d'armes; ses finesses et ses recherches de langage ont aussi un cachet tout particulier, et, quant au sentiment dont les conditions et la nature sont le mieux fixées en Occident, l'amour, n'est-il pas là soumis à d'étranges lois? D'abord, ce qui touche une beauté, ce sont de brillants examens et des bouts-rimés, comme ailleurs d'héroïques aventures; ce qui perd un soupirant, c'est de ne pas posséder ses classiques et de prononcer, par exemple, dans un vers de Chi-King, *ko* pour *kou*. Mais que dirons-nous du singulier partage de ce sentiment, chez nous le plus exclusif, qui fait que, dans ce roman, comme dans plusieurs autres, le héros épouse, à leur grand contentement, les deux héroïnes, et, avec leur agrément, trouve encore moyen de récompenser la soubrette qui a servi ses amours? On pense rêver en lisant tout cela, et tout cela est à côté de ces conversations qu'on croirait tenues à Paris, de nos jours, si tout à coup une formule bizarre de politesse, une comparaison étrange, dite comme la chose la plus simple, ne venait vous avertir que vous n'êtes pas chez vous, et vous renvoyer au bout du monde. Tel est sur moi le double effet de ce roman chinois. Par moments, je m'étonne de me sentir si complétement dépaysé; un instant après, je m'étonne encore plus de l'être si peu, et il me semble que ces deux impressions contraires me révèlent mieux que quoi que ce soit cette civilisation, qui est à la nôtre comme deux pôles similaires et opposés, deux lignes tirées parallèlement à une distance infinie. »

Deux fous (LES), roman par M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) (Paris, 1830). Ce roman est certainement l'ouvrage le plus remarquable de l'auteur; l'idée en est belle et forte, l'exécution ingénieuse et amusante. Le comte de Saint-Vallier a été compromis dans la révolte du connétable de Bourbon et va être immolé à la haine de Louise de Savoie et du chancelier Duprat. On instruit le procès du vieillard; son gendre, M. de Brézé, époux impuissant de Diane de Poitiers, au lieu de prêter secours à son beau-père, s'associe à ceux qui ont juré sa perte, et l'arrêt de mort doit être rendu le lendemain en parlement, lorsque Caillette, fou de François Ier, élevé autrefois dans la maison de M. de Saint-Vallier, auprès de Diane, court la tirer du fond de son château, où elle ignore tout, et l'emmène à Paris pour qu'elle sollicite la grâce de son père. Ce Caillette est un beau et grand jeune homme de vingt-quatre ans, élégant de manières et d'esprit cultivé, doué enfin de mille qualités aimables. Le connétable de Bourbon l'avait jugé tel dès l'enfance, et, pour éviter que de si louables dispositions de corps, d'esprit et de cœur se gâtassent dans la société des pages, des singes et des perroquets, il avait prié le comte de Saint-Vallier de faire élever cet enfant avec plus de soin que ne comportait sa naissance. Cependant, un jour, le vieux Caillette se pendit de rage d'avoir été surpassé en bouffonnerie par le second fou Triboulet, et le jeune homme dut succéder à l'office de son père. La faveur du roi lui fut vite acquise. Il n'imita point ses prédécesseurs, et, au lieu des ignobles bouffonneries qui divertissaient les courtisans, il prêta un langage piquant et délicat à la raison. Mais rien ne put guérir au fond le sentiment de sa honte, sa tristesse et son regret de vivre loin de Mme Diane, qui lui avait promis pourtant de ne pas le mépriser sous le bonnet à grelots. On comprend déjà l'idée première de cet ouvrage : c'est une *impossibilité*, comme dans les romans de *Valérie*, d'*Edouard*, qui, à cette époque, avaient tant de vogue. Le fou Caillette aime Diane, qui l'aime et l'estime à l'égal d'un frère, mais qui garde son cœur à François Ier. Le noble et fidèle serviteur, dévoré d'amour et de jalousie, occupé à la fois de sauver les jours de M. de Saint-Vallier et l'honneur de Diane, va, vient, se dévoue, arrache le vieillard à l'échafaud et s'empoisonne au moment où il apprend que Diane s'est livrée au roi.

Deux maîtresses (LES), nouvelle, par Alfred de Musset. « Valentin était un garçon simple et écervelé, timide et fier, tendre et audacieux. La nature l'avait fait riche, et le hasard l'avait fait pauvre. Tout ce qu'il y avait en lui de patience, de réflexion et de résignation ne pouvait triompher de l'amour du plaisir, et les plus grands moments de déraison ne pouvaient entamer son cœur. Il ne lutta ni contre son cœur ni contre le plaisir qui l'attirait. Ce fut ainsi qu'il devint double et qu'il vécut en perpétuelle contradiction avec lui-même. » On comprendra, d'après ce portrait, comment il put se faire que Valentin aimât deux femmes à la fois : l'une riche et l'autre pauvre; l'une, la marquise de Parnes, habitant un luxueux hôtel de la Chaussée-d'Antin; l'autre, Mme Delaunay, une jeune veuve vivant du produit de son aiguille dans un troisième étage de la rue du Plat-d'Etain. Ayant toujours cherché dans sa vie les extrêmes et se plaisant aux jouissances du pauvre comme à celles du riche, Valentin trouvait dans son amour pour ces deux femmes le contraste qu'il aimait; dans la même journée, il pouvait à son gré vivre comme un grand seigneur à côté de la marquise ou comme un petit bourgeois près de la table à ouvrage de Mme Delaunay. « Aussi, dit Alfred de Musset, trouvait-il moyen d'être vrai en n'étant jamais sincère, et l'amant de la marquise n'était pas l'amant de la veuve. » On pense bien cependant qu'une telle situation n'était pas sans inconvénients ni sans dangers. Chaque jour les deux femmes risquaient de se rencontrer dans le jardin de leur amant, et, malgré lui, Valentin se reprochait par moments le double rôle qu'il soutenait. « Et cependant, disait-il, je mentirais en disant à l'une des deux que je ne l'aime plus ou que je ne l'ai jamais aimée; j'aurais plutôt le courage de les perdre ensemble que de choisir entre elles. » Il fallut pourtant en arriver là. Un jour, Mme de Parnes envoya chez Valentin un coussin en tapisserie qu'elle dit être son ouvrage. Mais Valentin reconnut le dessin auquel, depuis un mois, il avait vu constamment travailler Mme Delaunay. Aussitôt mille conjectures se présentent à l'esprit du jeune homme : les deux femmes se sont entendues pour lui apprendre que sa perfidie est démasquée, et le moins qui puisse lui arriver, c'est d'être abandonné de ses deux maîtresses ou tout au moins de l'une des deux. Mais, en examinant le coussin de plus près, Valentin trouve l'adresse du marchand qui l'a vendu, et dès lors il ne doute pas que la marquise ait acheté pour quelques louis ce qui a coûté tant de peine à Mme Delaunay. Une telle pensée révolte le cœur sensible et bon de Valentin, et lorsque Mme de Parnes vient le voir, il refuse de lui laisser mettre les pieds sur le coussin. Il n'en faut pas tant à la jalousie pour se mettre en campagne, et la marquise a bientôt le mot de l'énigme. « Rien n'étant plus possible entre nous, dit-elle à Valentin, je vous quitte et partirai demain pour la Hollande. — C'est impossible, répond Valentin; je l'aime encore, mais je sens que je vous aimerai toujours, et si vous quittez la France, je vous suivrai. » Cependant Valentin ne sait à quoi se résoudre. Il se rappelle tour à tour le petit salon doré de la marquise et la chambrette de la veuve, les dentelles de l'une et la robe d'organdi de l'autre. « Non, se dit-il enfin, ce n'est pas entre deux femmes que j'ai à choisir, mais entre deux routes que j'ai voulu suivre à la fois et qui ne peuvent mener au même but : l'une est la folie et le plaisir, l'autre est l'amour; laquelle dois-je prendre? laquelle conduit au bonheur? » Il en est là de ses réflexions lorsqu'il voit entrer sa mère, qu'il a toujours aimée tendrement. « Tenez, lui dit-il, je me demandais qui doit nous rendre heureux, de l'amour ou du plaisir; j'avais oublié l'amitié. Je ne quitterai donc pas mon pays, et la seule femme à qui je veuille ouvrir mon cœur est celle qui peut le partager avec vous. »

Vanter le charme du style, l'élégance et la distinction d'Alfred de Musset est devenu un lieu commun. Mais ce qu'il y a de très-remarquable dans les *Deux maîtresses*, c'est l'étude très-approfondie et très-vraie des caractères.

Deux histoires, par Eugène Sue (Paris, 1840). Sous ce titre, l'auteur a réuni deux petits romans qui méritent de prendre place à côté de ses plus intéressantes productions. La première histoire est celle d'un certain Hercule Hardi, ainsi baptisé par son père qui s'est toujours imaginé avoir donné le jour à un foudre de guerre. Et pourtant le pauvre enfant n'est rien moins que brave; au contraire, en grandissant, il n'a fait que redoubler de poltronnerie et de timidité. Mais un jour qu'il se promenait dans un champ, un taureau furieux s'élance sur lui tête baissée. L'enfant, éperdu de frayeur, ne trouve même pas dans ses jambes assez de force pour fuir et s'arrête tout net et comme pétrifié devant l'animal, qui, dans sa rage, butte contre un obstacle et roule à terre. L'enfant est sauvé, et son père qui, de loin, assistait à cette scène, persuadé qu'Hercule a terrassé le taureau, s'en va partout proclamer son fils le plus brave et le plus vigoureux des gars. Le pauvre Hercule est trop timide pour protester contre sa réputation, et, un beau jour, son père l'engage comme soldat, convaincu que le métier des armes est le seul qui puisse convenir aux allures martiales du héros. Hercule se soumet encore, et lorsqu'il voit le feu pour la première fois, fou de crainte et perdant la tête, il se jette au milieu de la mêlée, frappant d'estoc et de taille, au grand ébahissement des vieux troupiers, qui le proclament le plus vaillant des guerriers. Plus tard, Hercule est fait prisonnier par des Indiens et renfermé avec plusieurs de ses compagnons d'armes. Lorsqu'on vient leur apprendre qu'ils vont être brûlés vifs, les plus braves baissent la tête; Hercule, au contraire, éclate de rire, et tout le monde d'admirer ce sang-froid, ce mépris de la mort, qu'on se garde bien d'attribuer au paroxysme de frayeur produit chez le malheureux par l'horrible nouvelle.

La seconde histoire est un épisode em-